XXVe Année | JANVIER 1919

REVUE DOMINICAINE

Publiée mensuellement

SOMMAIRE :

ABONNEMENTS :

CANADA : $1.00 | ETATS-UNIS : $1.25

Avec le "ROSAIRE POUR TOUS" 15 sous en plus par année

ADMINISTRATION

LE ROSAIRE SAINT-HYACINTHE CANADA

MCMXIX

La "Revue dominicaine"

PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS

La *Revue dominicaine,* à part sa chronique des principaux événements "dans l'Eglise et dans l'Ordre," publie des *articles de vulgarisation* traitant d'Ecriture Sainte, de théologie, d'apologétique ou de droit canon, et même des études de littérature, de sociologie ou d'histoire, pourvu que la religion y soit concernée en quelque manière.

La *Revue dominicaine* n'a point de spécialité proprement dite dans le domaine religieux, mais elle accorde une attention particulière aux problèmes d'apologétique envisagés surtout au point de vue canadien.

Elle répond aussi aux consultations religieuses, et donne un compte-rendu des ouvrages dont on lui fait tenir un exemplaire.

Collaborateurs à la Revue:

RR. PP. LANGLAIS, ROULEAU, CHARLAND, GOUET, BROSSEAU LAMARCHE, COTE, MARION, MARTIN, RICHER, TRUDEAU, LEDUC, FOREST, PERRAS, PROULX, LAFERRIERE, BISSONNETTE, des Frères-Prêcheurs; BRETON, des Frères-Mineurs; VILLENEUVE, des Oblats de Marie; MGR L.-A PAQUET, P. A.; MM. les abbés BROSSEAU, Chapelain du Mont Saint-Louis, Montréal; COURCHESNE, Professeur au Séminaire de Nicolet; JEANNOTTE, Professeur au Grand Séminaire de Montréal; DESRANLEAU, Chancelier du Diocèse de Saint-Hyacinthe; MELANCON, Chapelain du Pensionnat d'Outremont; DESCHESNES, Vicaire au Saint-Enfant-Jésus de Montréal; LAFERRIERE, Professeur au Séminaire de Saint-Hyacinthe; GELINAS, Professeur au Séminaire des Trois-Rivières.

Le dernier manuscrit est remis à l'imprimeur le 15 du mois.

Revue Dominicaine

Publiée mensuellement

XXVᴱ ANNÉE-SECONDE PÉRIODE

1919



Couvent de Notre-Dame du Rosaire
Saint-Hyacinthe

IMPRIMATUR :

A.-X.
Epus Sancti Hyacinthi

UNE PREMIERE RAISON DE CROIRE

I

Doctrine chrétienne, doctrine de la vie

Depuis la faillite de la science et la victoire de la grâce chez nos grands convertis, depuis surtout la mise au point de la science apologétique, le catholicisme impose à tous le respect et même la confiance. C'est un fait acquis. Mais il y a plus. Aux esprits préoccupés du problème religieux, chercheurs sincères et pas trop déformés par la philosophie subjectiviste, le catholicisme commande une adhésion d'esprit parfaitement raisonnable parce que bien motivée. Il est décidément passé le temps où "se dire catholique était se décerner un brevet de pauvreté d'esprit," et assurément nos positions sont meilleures. On a entrepris de le montrer, en Canada comme en France, dans des cours publics d'apologétique; et le succès de ces cours prouve que le catholicisme triomphe toutes les fois qu'il se trouve dans l'armée du bien des chefs habiles et dévoués. Ce succès prouve également que nous avons un public qui s'intéresse aux questions religieuses. Nous profitons de cet éveil pour offrir à nos lecteurs l'exposition de l'une de nos raisons de croire.

Une apologétique complète doit être éclectique dans le bon sens du mot, c'est-à-dire qu'elle doit prendre son bien partout où il se trouve. Elle doit en effet accumuler toutes les preuves, après avoir corrigé celles qu'on a fait dévier du droit chemin, afin que s'aidant les unes les autres, ces preuves donnent à la conclusion qu'elles supportent la force de résister à toutes les attaques. Le mieux serait donc, il nous semble, de ne pas parler d'apologétique philosophique, historique et morale comme si c'était des sciences séparées, alors que ce sont les preuves d'une même conclusion, les parties intégrantes d'un même tout.

Qu'est-ce en effet que l'apologétique morale ou interne, qu'est-ce que l'apologétique philosophique ou de miracle et qu'est-ce que l'apologétique historique? sinon les différentes

preuves de cette affirmation: le Christ Jésus qui nous a apporté la bonne nouvelle et qui a institué une Eglise infaillible pour nous la transmettre a parlé et agi au nom de Dieu. Il a parlé et agi au nom de Dieu, parce que la doctrine enseignée—la doctrine même de la vie— et le caractère de l'institut établi correspondent trop bien au besoin que nous en ressentons, et c'est l'apologétique interne; il a parlé et agi au nom de Dieu, parce qu'il a fait des œuvres exclusivement divines, des miracles, pour manifester l'origine divine de sa mission, et c'est l'apologétique externe, du miracle ou philosophique; Il a parlé et agi au nom de Dieu, parce que d'une part le christianisme, par le caractère moral de son fondateur, par sa merveilleuse diffusion et par la sainteté de sa doctrine, est une religion qui non seulement dépasse de quelques degrés les autres religions, mais qui les dépasse au point de leur être transcendante, et parce que d'autre part la vie admirable de l'Eglise catholique manifeste à qui veut l'étudier la divinité de son origine et de sa mission, et c'est l'apologétique historique.

Isolées les unes des autres, ces différentes preuves n'auraient peut-être pas la force désirée et nécessaire; prises ensemble, elles seront toutes-puissantes.

C'est la première de ces raisons de croire que nous voulons exposer, celle qui a pour point de départ l'examen des besoins intimes de notre vie et qui a pour terme la constatation de l'identité qu'il y a entre ce qui nous manque et ce que nous donnent le christianisme et le catholicisme.

Cette preuve a son histoire, et c'est vraiment un malheur pour elle. Les anciens l'ont connue, mais on peut dire que sous sa forme actuelle elle a paru dans le monde il y a environ un quart de siècle. Pleine de force, brillante et séduisante dans les différentes toilettes que lui confectionnaient certaines âmes généreuses, elle attirait alors l'attention des plus belles intelligences. Au soir de ce même jour, car ses heures de succès furent peu nombreuses, on reconnut qu'elle s'était compromise, courtisée qu'elle était par des jeunes philosophes trop idéalistes. Un Blondel et un Laberthonnière, pour ne pas parler des autres, étaient des apôtres convaincus et des penseurs de quelque mérite, mais ils avaient subi l'influence du milieu et dès qu'ils se met-

taient à raisonner, la réalité du monde extérieur leur échappait. Pour la rattraper on construisait système sur système. L'un deux, plus brillant et qui eut son heure de vogue, celui de Blondel, s'est fait appeler le système de l'action.

Appliqué à la question religieuse, ce système philosophique,—système en vertu duquel l'action de la volonté est le médiateur efficace entre la connaissance et la réalité pour rétablir la présence réelle de l'être dans l'idée,—eut pour résultat de faire réclamer par la volonté humaine le bien complet dont elle subit nécessairement l'attrait au plus intime d'elle-même. Or, disait-on,—et c'est ce qu'on aurait dû ne pas dire,—le bien complet de l'homme comprend le bien surnaturel; sans lui il y a un vide dans notre âme, sans lui notre vie vécue n'est pas adéquate à notre vie rêvée. Donc le surnaturel doit exister, puisque notre nature l'exige. C'est peut-être là grossir les traits d'un système beaucoup plus délicatement construit; mais exposé de cette manière, son défaut capital est tout de suite visible, et c'est ce que nous voulons: la nature exigerait le surnaturel, que serait donc le surnaturel?

Dans son principal article contre M. Blondel, le R. P. Schwalm, O. P., prédisait la mort prochaine de ce système: "Si Dieu permet que M. Blondel et moi nous travaillions vingt ans encore dans le champ de la philosophie et de l'apologétique, je lui donne rendez-vous en septembre 1916 pour voir ce qu'il en sera dès lors advenu de cet idéalisme dont l'avenir triomphant ne lui fait pas l'ombre d'un doute. Je parie avec lui que le système aura vécu." [1] Le R. P. Schwalm ne pouvait prétendre être prophète en jetant ce défi à son adversaire, il avait de trop bonnes raisons; mais à s'en tenir au fait pur et simple, le Père avait prophétisé, car le système a vécu.

Il est même devenu un peu compromettant de chercher à réhabiliter cette preuve en faisant le triage des bons éléments et en redressant ce qu'on a plié avec tant d'effort pour le faire entrer dans un système philosophique trop original. Aujourd'hui encore il faut être prêt à s'expliquer, quand on veut affirmer cette vérité si bien exprimée: "il faut aller au vrai avec toute son âme." Quoi de plus vrai pourtant et pourquoi ne pas se servir de ces bons éléments de preuve,

1. Cf. *Rev. Thomiste*, année 1896, p. 425

trouvés depuis longtemps, mais mieux mis en lumière en ces derniers temps, pour élever le temple de l'apologétique chrétienne? On s'est bien servi des marbres des temples païens pour construire les basiliques chrétiennes de Rome.

Ces éléments de la preuve morale les voici, au moins les principaux: 1° notre vouloir être et notre vouloir vivre ne trouvent pas leur complète satisfaction dans le monde présent, 2° la loi d'une vie digne de nous, c'est la mortification, 3° seule une autorité enseignante infaillible peut donner convenablement à l'homme la science religieuse nécessaire et peut faire régner la paix dans la vie sociale.

* * *

Notre vouloir être et notre vouloir vivre ne trouvent pas leur complète satisfaction dans les réalités du monde actuel: c'est un fait, et un fait qui a sa raison d'être dans notre nature même.

On peut s'amuser tant qu'on voudra du beau vers du poète:

Je ne sais, malgré moi l'infini me tourmente,

il restera le cri de nature de l'âme humaine contrainte ici-bas de trop peu ressembler aux anges. Et du reste, il n'y a pas que les poètes qui ont senti cette douleur étrange, vague, indéfinissable et cependant profonde; des penseurs bien calmes ont senti également dans leur âme le vide dont la nature a horreur. Pascal a dit: "Dieu seul est notre bien véritable et depuis que nous l'avons quitté, c'est une chose étrange, il n'y a plus rien dans la nature qui soit capable de nous en tenir place."

Le désir du bonheur, gouffre que ne peuvent remplir les biens terrestres jetés là sans compter, a toujours été le thème chéri des orateurs sacrés. C'est sans doute parce qu'il invite fortement les imaginations fécondes à faire passer devant l'homme, être de haute noblesse, et les richesses qui le rendraient heureux et les plaisirs qui l'enivrent sans le contenter absolument et le pouvoir qui fuit au moment du plus intense désir. Si ce thème est développé si souvent et s'il est parfois profondément creusé, c'est bien aussi parce qu'il présente un fait facile à constater, mais c'est surtout parce qu'il oblige les âmes à descendre en elles-mêmes pour cher-

cher la vraie cause de cette pénible agitation que laisse après lui la jouissance de n'importe quel bien de la terre. Et les orateurs puisque c'est leur but ne manquent pas de dire quelle est la cause de ce phénomène: c'est, disent-ils, que l'homme désire l'infini. Et pour le démontrer convenablement et solidement, dans un autre milieu, ils pourraient raisonner comme S. Thomas et dire: chez les êtres qui connaissent, le désir étant toujours précédé d'une connaissance, est aussi vaste que cette connaissance. Or l'intelligence humaine conçoit ce qu'il y a de plus étendu, l'être même, l'être sans limite aucune et par conséquent, notre désir aura pour objet le bien également sans limite. Comme dans la nature tous les biens sont limités, inutile d'y chercher la satisfaction complète à notre vouloir être et à notre perfection totale.

C'est là un premier fait constaté et expliqué par notre nature même, le vouloir être sans limite de nos aspirations vers l'infini. Ce fait en implique rigoureusement un autre qui a le même caractère d'infini, le vouloir vivre. Pour satisfaire en effet son désir de bonheur infini, l'homme doit posséder un bien absolument complet, sans défaut aucun, un bien qui exclut la moindre trace de mal. Mais ajoute S. Thomas, [1] si l'homme n'est pas sûr de conserver le bien même complet qu'il possède, il sera nécessairement affligé et ceci ne peut pas être sans que le bonheur cesse d'être parfait. C'est pourquoi il est requis pour le parfait bonheur que l'homme ait la certitude de ne jamais perdre le bien qu'il possède, il est donc requis qu'il ait l'immortalité. [2]

Ce raisonnement n'est pas une simple envolée au-dessus de la vie réelle. On pourrait dire plutôt que c'est la vie même sagement raisonnée,—car il nous donne la raison d'un fait universel et de constatation facile, la peur instinctive que nous avons de la mort. Nous la sentons profondément à certaines heures et la littérature contemporaine, surtout l'œuvre de Pierre Loti, nous l'ont exprimée avec "une intensité d'émotion et un frémissement d'horreur physique" qui n'ont jamais été dépassés, au dire de Victor Giraud. [3]

La peur et la haine de la mort supposent à coup sûr

1. Summa, 2a 2ae, Qu. 75, art. 1
2. Summa, 1a 2ae. Qu. 5, art. 4.
3. Esquisses Contemporaines, *Rev. des Deux-Mondes*, juin 1907, p. 633

l'amour de la vie et d'une vie immortelle. Et quand on analyse de près cette tristesse universelle causée par la brièveté de la vie, on s'aperçoit vite, nous dit le P. Sertillanges, (Sources de la croyance en Dieu, ch. X) que nous ne nous plaignons pas de ce que la vie soit courte, mais de ce qu'elle finisse; nous ne nous plaignons pas de mourir trop vite, mais nous nous plaignons de mourir. Nous voulons vivre toujours: voilà le cri de la nature, voilà le fait constaté. Et quant à l'objection qui se présente à notre esprit: beaucoup d'hommes sont parfaitement indifférents en face de l'immortalité, Pascal y a répondu: "Les hommes n'ayant pu guérir la mort, ils se sont avisés de n'y point penser," et quant à cette autre objection, le suicide, Pascal y trouve le *confirmatur* le plus éclatant de l'aspiration au bonheur. L'homme qui met fin à ses jours a un désir si intense d'être heureux, qu'il ne peut supporter le mal et il se précipite dans la mort, espérant réaliser par elle son rève de ne plus souffrir; il ne veut pas cesser d'être, il veut cesser de souffrir, il veut trop vivre pour se résigner à vivre comme il vit.

Le vouloir vivre sans fin est donc un fait non seulement logiquement déduit du vouloir être sans limite, mais encore un fait facilement constaté et si l'on exige davantage sur ce dernier point, il n'y a qu'à parcourir l'histoire des religions. Après avoir constaté que dans toutes les religions il y a sous une forme ou sous une autre la croyance fondamentale à la survivance, on sera obligé de reconnaître que le sentiment ou le désir de l'immortalité a été le principe générateur des religions. Notre aspiration au bonheur parfait et à une vie heureuse sans fin est donc un fait.

De plus, si nous voulons raisonner un peu, nous déduirons faci ement que l'appétit de la béatutude qui nous poursuit sans cesse nous excite à chercher si cet avenir post-terrestre sera heureux ou malheureux. La réponse à cette puestion est qu'il y a une sanction, et la sanction suggère d'elle-même la pensée de l'auteur de la sanction.

En présence de tous ces faits de conscience nous pouvons nous demander quelle doctrine fournit une réponse suffisante à nos aspirations.

Pour y répondre il n'est pas nécessaire de faire un examen détaillé des différentes philosophies et de toutes les religions. Si nous remarquons que pour satisfaire conve-

nablement nos apirations, la réponse désirée doit être une affirmation certaine et précise qui nous fait connaître au moins dans ses lignes générales la forme de la survie,—car une réponse timide nous laisserait dans l'angoisse et une réponse vague et confuse ne ferait qu'augmenter notre inquiétude,—si nous savons qu'elle doit être la réponse désirée, il n'y a pas de doute que le christianisme seul la donne, car seul il parle assez clairement de la sanction, seul il affirme avec assez de certitude l'existence de l'immoralité et seul aussi il fait connaître suffisamment en quoi consiste le bonheur de l'autre vie.

La philosophie de tous les siècles a tour à tour affirmé et nié l'immortalité de l'âme, et les deux thèses ont toujours eu de grands noms comme défenseurs. Platon soutient l'immortalité de l'âme, Lucrèce la combat, Spinosa l'admet, Hobbes, Hume, Diderot la nient; pour Kant l'immortalité de l'âme est indémontrable, mais exigée par la raison pratique, pour Hegel l'idée seule est immortelle; d'après Schopenhauer les âmes sont des manifestations temporaires du principe des choses, Cousin soutient la thèse de l'immortalité, Auguste Comte réduit la survivance au culte rendu aux grands hommes. [1] A cause de ces discussions sans fin la philosophie non scolastique ne peut affirmer avec toute la certitude requise l'existence de l'immortalité.

L'histoire des religions nous montre bien que la croyance à l'immortalité est leur principe générateur, mais elle ne peut faire connaître suffisamment en quoi consiste la vie de l'au-delà. Pendant que les Egyptiens affirment simplement que l'âme revit comme Osiris, les Assyriens prétendent que les esprits des morts sont réduits à la torpeur d'une vague somnolence dans un souterrain semblable au Scheol des Hébreux. D'un autre côté le Boudhisme donne comme objet d'espérance la perspective du Nirvana, l'effacement de la personnalité, et le paradis de Mahomet ne semble offrir à ses sectateurs que des jouissances d'ordre sensible. [2]

Inutile donc de chercher dans la philosophie ou dans l'histoire des religions la réponse que nos aspirations exigent;

1. MM. Janet et Seailles: Histoire de la philosophie. Le problème de la vie future.

2. De Broglie: Problèmes et conclusions de l'histoire des religions.

le christianisme seul la donne parce qu'il affirme avec certitude l'existence de l'immortalité et parce qu'il dit suffisamment en quoi consiste la vie immortelle.

Après l'examen de ce premier fait, ne disons pas que la vie humaine est incomplète sans le surhumain, nous aurions l'air de mettre dans la nature une exigence du surnaturel, mais disons sans crainte que nous sentons en nous qu'il n'y a plus qu'une parole à dire: ou Jésus-Christ ou rien, ou le mystère dans l'éblouissante lumière ou le mystère dans l'obscurité profonde où se perdent les aspirations de notre âme.

* * *

La loi d'une vie humaine digne d'elle-même, c'est la mortification.

Notre nature exige que nous soyons des hommes. Le pauvre individu qui ne nous met sous les yeux que le spectacle de sa vie animale nous fait honte et nous révolte; c'est notre nature d'homme qui proteste. La théorie savante qui veut nous faire croire que si nous choississons à telle heure de prendre ce livre sérieux plutôt que d'aller faire une promenade, cela dépend seulement de ce que telle synthèse chimique et non telle autre s'est produite dans notre cerveau, cette théorie-là ne nous plaît pas, parce qu'elle blesse notre dignité. Illusionnés, nous le sommes sur nos qualités et sur nos mérites, et c'est quelquefois un bien pour nous; mais nous souffrons mal d'entendre dire que nous sommes les jouets de certaines forces inconscientes: illusionnés de cette manière, nous ne le voulons pas.

Et ce n'est pas sans raison que notre nature nous fait croire à notre dignité, c'est pour nous faire accepter la loi de notre vie, la mortification ou l'extinction en nous des tendances animales.

Se tuer pour vivre, c'est-à-dire, pour ne pas devenir animal et pour monter jusqu'à l'humanité, c'est simplement l'application à l'homme de la loi universelle et fondamentale de toute vie, la mortification. Pour établir cette vérité qui a tout à fait l'air d'un paradoxe, utilisons le travail des évolutionistes; certaines conclusions de leurs recherches nous montreront suffisamment que dans tous les règnes, la vie ou le progrès est le produit de la mort.

C'est un fait universellement admis que l'écorce terres-

tre se compose surtout de sédiments produits au sein des eaux, sédiments qui sont le résultat d'un universel travail de destruction.[1] Ces crustacés, ces mollusques, tous ces êtres inférieurs dont on trouve si facilement les traces dans les roches calcaires sont, avec les grandes fougères et les prèles de taille extraordinaire qui constituent les gisements de houille, les victimes de la loi de destruction.[2] Nous ne voyons pas très bien en quoi ces premières destructions ont contribué à une vie plus parfaite: c'est qu'elles ne sont que les bases nécessaires et aussi, nécessairement cachées de toute vie subséquente.

Mais dans le règne animal nous pouvons voir non seulement une loi de mort plus parfaite, mais à qui ont servi ces sacrifices de vie.

Que notre globe ait été une vaste arène où se sont succédé des êtres toujours en guerre les uns contre les autres, c'est un fait reconnu des savants: que dans cette lutte le plus grand nombre de chacune des espèces ait péri, c'est encore un fait admis de tous. On discute encore pour savoir selon quelle loi la lutte s'est faite; si c'est selon la loi de la concurrence vitale ou selon la loi de l'adaptation au milieu, ou encore selon le décret d'une intelligence supérieure; on discute sur ces points et l'on discutera peut-être longtemps encore. Cependant, il n'y a plus de discussion possible sur cet autre point qu'il y a eu progrès réel dans chacune des espèces et que le progrès a eu pour terme et pour effet la vie plus parfaite des survivants.

Le progrès des êtres demande des sacrifices de vie; la loi de toute vie, d'après les évolutionnistes, c'est la mortification de l'être inférieur au profit de l'être supérieur. Claude Bernard a dit le mot qui résume tout et trop peut-être: la vie, c'est la mort.

Pourquoi l'homme échapperait-il à cette loi de mortification? Nous ne le voyons pas. Parce qu'il n'y a pas pour lui de progrès à réaliser ou parce que le vouloir vivre lui interdit tout ce qui fait souffrir? Mais ce serait oublier que l'homme a un idéal très élevé et que la noblesse oblige aux plus grands sacrifices surtout quand l'honneur est l'enjeu même. L'homme porte en lui le résumé des trois règnes de

1. Cf. Lapparent, Apologétique et Science, p. 175
2. *Ibidem*, p. 192

la nature matérielle, et il a des aspirations infinies de bonheur et de vraie vie. Une lutte est donc non seulement possible, mais comme naturelle entre l'être supérieur: la raison et la volonté, et l'être inférieur: les tendances animales surtout. Ceci donné, pour que l'homme soit ce que sa nature lui prescrit d'être, il faut qu'il ne soit pas le jouet ou la victime des forces plus ou moins inconscientes, tendances animales ou combinaisons chimiques qu'il porte: il faut qu'il soit tué, s'il veut rester homme.

Or que nous dit Jésus? "Je suis la voie." Et quelle voie? "Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix." Ceci est la lutte décrite par S. Paul entre l'homme spirituel et l'homme charnel.

Voilà la loi du christianisme. Ne nous donne-t-elle pas une loi de vie assez conforme aux faits pour conclure qu'il y a identité entre la loi expérimentale de la vie et les préceptes de l'Evangile et que par conséquent il n'y a pas d'autre alternative que de nous laisser dominer par la puissance des forces cachées en nous, et cesser d'être homme, ou de les dominer et rester homme; pas d'autre alternative que de déchoir en suivant nos tendances animales ou de monter jusqu'à l'humanité en suivant le Christ Jésus.

Les deux faits exposés montrent assez bien qu'il y a correspondance parfaite entre ce que la nature humaine réclame et prescrit et ce que le christianisme enseigne et impose; il y a dans la nature humaine certaines pierres d'attente auxquelles s'adaptent sans froissement aucun le bloc des doctrines chrétiennes; cette adaptation est même si parfaite que l'on peut parler d'identité et dire que le christianisme est la doctrine de la vie humaine. Et pourquoi l'adaptation du christianisme à la nature humaine est-elle si facile et si parfaite, pourquoi l'un semble-t-il fait pour compléter l'autre? Il y a là du mystère pour ceux seulement qui n'affirment pas la divinité du christianisme. Tout s'explique pour ceux qui l'affirment: le même architecte a tracé les deux plans, le même Tout-Puissant a mis des désirs dans le cœur de l'homme et en dehors de lui l'objet de ces désirs. Le christianisme est divin parce qu'il est la vraie doctrine de la vie humaine.

L'étude de deux autres faits, savoir: *que seul le catholicisme donne convenablement à l'homme la science reli-*

gieuse nécessaire à sa vie, et que seul le catholicisme peut faire régner la paix dans la vie sociale, nous permettra d'aller plus loin et d'affirmer que, entre toutes les religions chrétiennes, c'est le catholicisme qui a la vraie doctrine de la vie: ce sera la matière d'un autre article.

Cette première raison de croire est ce que l'on appelle l'apologétique du seuil et c'est juste, car elle est capable d'attirer les intelligences à considérer la preuve philosophique beaucoup plus solide et c'est là sa raison d'être. Et si sa valeur est non pas contestée mais moins facilement acceptée, c'est sans doute parce que les éléments dont elle se compose sont en grande partie les dépouilles des adversaires, et l'on craint que la purification n'ait pas été suffisante. Il ne faudrait pas laisser grandir cette crainte et se souvenir plutôt qu'un jour le pape S. Grégoire-le-Grand écrivit au roi des anglo-saxons Ethelbert, ces mots: "Après avoir réfléchi j'ai décrété qu'il n'était pas à propos de démolir les temples païens. Aspergez-les d'eau bénite et mettez-y des autels. La nation s'apaisera en voyant qu'on laisse debout les sanctuaires, et elle viendra plus facilement aux lieux qu'elle fréquentait jadis." [1]

Fr. G. Proulx, O.P.

Ottawa, 15 nov. 1918.



LES CAUSES DE LA MÉDIOCRITÉ

La Médiocrité est l'état d'une âme qui stationne dans un juste milieu, entre le devoir accompli et le devoir méprisé. (1) Elle donne une physionomie morale particulière à l'individu. Celle-ci se dessine peu à peu comme la figure physique. Une évolution lente des tissus forme ou déforme les lignes du corps ou les traits du visage. Un jour, devant son miroir, une personne constate qu'elle est jolie ou laide. Cette évolution est elle-même soumise à un nombre incalculable de causes. Toutes agissent de concert,

1. Mourret, L'Eglise et les Barbares, p. 173

1. Cf. "*Revue Dominicaine*", juillet 1918.

tels les mille petits coups de marteau d'un sculpteur font sortir d'une matière informe un chef-d'oeuvre ou une horreur.

L'âme subit de même une transformation progressive soit vers le bien, soit vers le mal. Les deux excès donnent l'homme moral et le scélérat. Des causes diverses, précises, tangibles ont amené ce résultat. Ce fait est d'expérience depuis l'histoire de Caïn et d'Abel.

Il arrive souvent que cinquante ans d'existence laissent une âme identique à elle-même. La loi ne s'applique donc plus! C'est un point délicat. Cette âme est difficile à approcher. La circonscrire et la classer est plus difficile encore. Elle n'est pas tout à fait vertueuse, pas entièrement méchante; elle est médiocre. Les causes qui l'ont travaillée sont moins apparentes; elles existent. Causes équivoques, fluctuantes, insignifiantes, mais réelles.

Il faut les mettre en évidence. Descendons courageusement dans la fouillis des actions mises à jour par toute une vie morale atrophiée: nous trouverons les éléments nocifs qui ont miné jusqu'à la ruine une vie idéal, nous trouverons les causes de la médiocrité.

Le médiocre a perdu le sens fondamental de sa vie: l'acceptation pleine et entière d'une loi supérieure à la nature raisonnable déchue, celle de tendre à la perfection. Il n'est plus la flèche qui va au but; c'est une plume que le vent emporte, dépose, reprend et finalement rejette, désagrégée, sur la route des passants. Chez lui l'intelligence ne distingue plus l'idéal de l'homme et du chréten; la volonté n'a plus la force d'exécuter le bien entrevu. La première est l'esclave des travers de tout individu; celle-ci s'use par sa propre lâcheté.

Les deux grandes causes universelles de la médiocrité seront donc: travers d'esprit et lâcheté de la votonté. Travers d'esprit, c'est-à-dire esprit détourné de sa fin; lâcheté de la volonté, c'est-à-dire volonté impuissante et tarée.

* * *

Un travers d'esprit, c'est l'acte habituel d'une intelligence mal conformée. Différent du péché par ses effets, il a le même principe: un jugement faux. La raison dit : donnez la nourriture au corps, la vérité à l'esprit, Dieu au coeur; le corps est pour l'esprit et l'esprit est pour le bon-

heur infini. Le médiocre saisit ce principe essentiel de sa vie. Comment l'applique-t-il ? Il force la raison à bâtir un temple pour édifier le corps et il contraint l'âme à s'incliner devant ce triste et banal dieu. Quelle désagrégation de l'âme immortelle et spirituelle !

Je n'exagère pas.

Il suffit de laisser errer ses regards sur les passants d'une métropole, de lever, indiscrètement, le rideau des salons élégants ou de feuilleter hâtivement les grands quotidiens pour vérifier ce fait. Notre pays est constellé de médiocres ; étoiles ! mais de grandeur bien moyenne, de lumière bien tamisée, de chaleur équivoque. C'est inévitable, la virilité du caractère et la valeur de la vie ne peuvent pas, ne pourront jamais s'alimenter à des sources aussi contaminées que celles où s'abreuvent les gens cultivés. Libres à eux de viser à l'influence, à l'honneur, à l'adulation ; mais une seule médaille peut, avec justice, se balancer sur leur poitrine prétentieuse : un morceau d'or fleuri de ces mots : Médiocrité scandaleuse.

Loin des médiocres la pensée de leur véritable état d'âme. Bouffis d'une incroyable suffisance, suintant la richesse par tous les plis de leur ajustement, parlant fort, promettant beaucoup, ne faisant rien, ils s'imposent au vulgaire prolétaire qui meurt de faim. L'homme sérieux gratte cette écorce étincelante et il met à nu les défauts les plus grossiers, ou si l'expression est choquante, les causes les plus frappantes de la médicrité : des travers d'esprit dégradants.

Deux travers bien marqués engendrent la médiocrité : l'excentrité et la mode.

L'excentricité ruine aussi rapidement un idéal réel de vie que le poison détériore sûrement un système organique. Elle conduit au galop à la médiocrité.

C'est un travers d'esprit d'origine américaine. Conçue par un cerveau qui brasse des millions, au milieu du fracas des machines d'acier et dans la fumée d'une usine puante, l'excentricité sociale est allée naître dans un salon princier de quelque "Cinquième Avenue". Elle n'est, après tout, qu'une grosse plaisanterie du "yankee"

qui veut faire étalage de sa vie intime comme il exhibe ses automobiles et ses inventions. [1]

En premier lieu: l'or; ensuite les bêtes produits de l'or.

Est-il folie plus folle que de condenser sa vie dans l'espace restreint d'un coffre-fort? Est-il travers d'esprit plus sot que de dépenser uniquement son activité à opérer une perpétuelle addition ascendante de son crédit? User son intelligence à combiner des chiffres pour forcer 4 à paraître ou à être 5, détourner les jouissances intellectuelles, les gâteries de la contemplation de la vérité, éloigner les douces promesses d'un idéal supérieur et divin, fouler aux pieds les exigences de la vertu, voilà toute la vie des "amasseurs d'écus" et même des conquérants exclusifs de l'argent.

Sans doute, on tente d'excuser ce travers; on dit: c'est de l'économie, de la prudence, un moyen subtil de remuer les masses et de les pousser au bonheur! Moyen médiocre!

L'or acquis, il faut avertir le public qu'on le possède. On se garde bien de préciser par quel canal il est devenu sien. Le tribunal civil se charge souvent de cette indiscrétion.

C'est ici que les excentricités pleuvent. Tel se construit un château où tout brille, excepté le bon sens. Tel élève à grands frais des chevaux, mieux logés et nourris que les palefreniers. La postérité saura que "Castor" a gagné le premier prix de course, en 1900; mais en 1901, Castor s'est brisé une patte et son conducteur s'est tué. Le cheval passe à l'histoire; l'homme qui est mort pour arracher son pain quotidien à la rapacité du propriétaire de Castor est ignoré à jamais: sa famille est dans la misère...

L'excentricité fait plus. Les enfants sont gênants pour la femme. Supprimés. Dans les salons luxueux et sur les dentelles fines des "richardes" trône un chien. Que de caresses pour ce bijou, pour ce chéri! Est-il fin? Est-il beau? Lequel, de la maîtresse ou du chien remplit le but de sa vie? Le chien: il flatte et il est fidèle: c'est sa vocation. L'autre est tombée au niveau de son idéal manqué: dans la médiocrité scandaleuse.

Une autre forme d'excentricité, quoi qu'on en dise,

---

1. Il est vrai qe la Guerre a révélé chez nos voisins une porte ouverte à l'idéal, mais jusque-là cette porte était si bien dissimulée que l'idéal même ne la soupçonnait pas.

c'est la mode. La mode est très facile à décrire: un affublement qui attire les regards et met en ébullition les sens. Les coquettes introduisent le mode; les vaniteuses l'exploitent et les braves jeunes filles en sont les victimes; toutes cependant l'utilisent pour se jeter dans le corps compact des médiocres.

La coquette est affreusement médiocre. Usée avant l'âge par l'abus des cosmétiques, peu jolie, pas intelligente, gorgée de prétention, jalouse à l'excès, elle n'a qu'une corde à son arc pour quêter une oeillade et mendier un sourire: se déguiser sous un costume flamboyant et provocateur. Sa vie n'a plus d'autre fin, sa pensée d'autre occupation, son coeur d'autre désir...Elle se glisse dans les milieux tapageurs, juchée sur des bottines instables, les jambes à peine voilées par une toile d'arraignée, emprisonnée dans une toilette martyrisante, échancrée en haut, rognée à droite et à gauche, écourtée en bas—toutes sortes de portes pour faire filer la vertu et mettre dehors l'honneur—coiffée comme un polichinelle, la coquette réussit à peine à dissimuler son impudence. Elle s'implante dans les salons, elle minaude, elle "jacasse", elle fait l'aimable. Elle est si sotte que ses ses sottises lui échappent.

La coquette est une créature de la mode. La mode est enfant de coquette. Les deux vont de pair. Sans la mode, la coquette serait seule et mourrait d'ennui. Sans la coquette, la mode ne parviendrait jamais à vider ses cartons. L'une trouve son profit à ruiner l'autre et réciproquement. Toutes deux sont des spécimens bien rares de l'esprit déformé, de la médiocrité.

Où la coquette atteint le summum du ridicule, c'est quand elle se précipite à corps perdu hors du centre naturel où Dieu l'a placée. Elle veut être tout, excepté peut-être femme. Voyez-là en plein XXème siècle. Toutes les portes réservées à l'homme sont enfoncées grâce à son inconcevable audace. Depuis longtemps, il y avait le femme-écrivain, la femme-cigarette, la femme-médecin, la femme-avocat, etc. Notre siècle de progrès à trouvé mieux que cela. Il a inventé la femme-culotte. Oui la femme-culotte qui se pavanne dans des habits masculins. Quiconque visite aujourd'hui [1] la grande Ferme expérimentale

1 Le fait est certain. Il a été constaté en août dernier.

d'Ottawa, est ahuri de constater cet étrange phénomène d'une femme transformée en homme, prodiguant les trésors de son sexe.... à des animaux. Sont-ce des coquettes que ces fermières à gages? Je n'en sais rien. Ce sont des médiocres, j'en suis sûr. Sous une forme couleur patriotique la femme peut se livrer sans scandale à sa soif de nouveautés et d'imprévus. Mais après tout une femme doit être femme. Qu'elle devienne épouse et mère et pour quelques-unes apôtre, voilà l'idéal, En dehors de cette fin, c'est travers d'esprit et médiocrité scandaleuse.

La coquette cède ici la place à la vaniteuse. Toute coquette et vaniteuse, mais toute vaniteuse n'est pas coquette. Il y a une nuance, une distinction: toutes deux cependant sont médiocres.

La vanité est une complaisante admiration de soi. Depuis la pauvre petite ouvrière qui cache sous le luxe des vêtements et la profusion des parfums le teint caractéristique des usines et la senteur des machines jusqu'à la grande dame qui donne une fortune pour un bijou dont elle se pare pour avoir quelque valeur, les intermédiaires de la vanité sont innombrables.

Toutes cependant ont un certain air de famille: elles servent le même détestable personnage: le moi.

Tantôt le désir d'être loué des hommes mobilise les forces d'une âme. La vaine gloire gonfle l'esprit et l'esprit gonflé pille les magasins de la mode; les hommes louent la beauté: je vais me faire belle; la richesse plaît: je vais emprunter les décors de la richesse; l'esprit attire: je vais apprendre les mots clinquants des auteurs récents; la vertu est charmante: je vais lui dérober ses atours. Ainsi dit, ainsi fait. Et voilà une personne qui se croit admirable. Pauvre petite aveugle! Tu as exagéré la mode; te voilà dépaysée, isolée comme un pavot dans un champ de lis.

Tantôt les louanges que le monde ne donne pas naissent sur les lèvres vaniteuses. La jactance est le péché des dieux. Il est peut-être pardonnable dans la bouche d'un grand homme, qui en passant, finement, rappelle une prouesse de sa vie, mais sûrement il est détestable dans la bouche d'une pauvre unité dans l'infini des êtres. La jactance éblouit, déconcerte, trouve quelquefois de sympa-

thiques oreilles, mais n'est en tout cas que la pancarte indicatrice d'une âme pleine de vanité et de médiocrité.

La vanité accapare toute l'intelligence; elle la force de se plier à ses caprices, de l'aider dans ses travers, de la soutenir dans ses artifices. La pauvre intelligence devient esclave d'un ruban qu'il faut mettre en évidence, d'une parole qu'il faut faire spirituelle, d'une démarche qu'il est nécessaire de rendre intéressante. Elle essaie bien de réagir et de cherche un aliment plus digne d'elle; elle se lasse et finalement n'a d'autre horizon que les créations de la mode et les travers de "l'autre", dirait X. de Maistre.

La mode fait encore d'autres victimes où se recrute l'armée des médiocres. Ce sont les braves jeunes filles, trop faibles pour barrer le courant séducteur des colifichets nouveaux et trop bonnes pour l'adopter tout-à-fait. Elles oscillent entre l'honnête parure de leurs charmes naturels et le désir d'être comme leurs compagnes et amies. Celles-là sont bien à plaindre. L'expérience les condamne à tomber dans le courant des vaniteuses. L'âme n'est pas assez trempée pour ne concevoir que les beautés de la vertu et les ornements de la modestie. La vertu est si peu attrayante et la mode si rusée! La médiocrité les guette pour les engloutir.

Que de travers d'esprit dus à une intelligence désorientée! Ils sont futiles en soi; ils sont terribles dans leurs effets. Ce sont les mille petites causes qui rongent l'âme et l'aveuglent. Les parasites microscopiques qui s'introduisent subrepticement dans un organisme intact sont méprisables, mais dans un mois ils auront atrophié complètement un membre sain. Ces défauts sont, n'en doutez pas, les véritables causes de la médiocrité.

Il serait facile de poursuivre l'analyse des causes de la médiocrité. Il suffit de classer les travers d'esprit de notre peuple et de notre race. Donnons le principe générateur de tout travers d'esprit et laissons chacun déterminer l'affection ou la répulsion qu'il nourrit à son égard, Quiconque n'oriente pas son intelligence vers l'idéal de tout homme: la conquête du bien et du ciel, est un médiocre.

Il y a bien des laideurs dans l'homme détourné de sa fin et penché sans cesse vers la terre. Il y a des grandeurs

inouies dans l'homme dont l'intelligence et la volonté conquièrent sans trêve ni repos le bien et Dieu.

Plus haut que les richesses, les honneurs et le bien-être, il y a l'honneur et la gloire de la société et de la religion. Quoi de plus beau qu'une âme qui s'épuise à faire progresser ces deux pilliers du monde. Le progrès, ce n'est pas uniquement construire des édifices plus élevés, ni inventer des machines plus compliquées, ni réduire les distances grâce à une force qui les parcourt plus vite. C'est le progrès du capitaliste. Le vrai progrès, c'est la perfection intellectuelle et morale des individus.

Or ce progrès est inconnu de la majorité de nos gens cultivés. Ils ont vu cet idéal du citoyen et du chrétien. Ils l'ont écarté, avec douceur d'abord, puis comme une obsession désagréable et enfin ils l'ont méprisé. Et la volonté, un jour qu'elle venait de recevoir une lumière intense de l'intelligence et peut-être de Dieu, la volonté s'est sentie impuissante à parfaire l'idée supérieure venue d'en haut.

Impuissance, voilà la cause dernière de leur recul définitif et de leur médiocrité. Grâce à toutes leurs inactions passées, grâce à toutes leurs faiblesses d'hier, la volonté est lâche et tarée. Impuissance à suivre la lumière de l'intelligence, impuissance à s'empêcher de faillir et de crouler dans le mal, voilà la base de sable d'une vie médiocre.

Une volonté impuissante à l'action, c'est terrible à concevoir: ce n'est pas une chimère.

* * *

L'organisme spirituel de l'homme est calqué sur l'organisation physique. Tous deux ont des besoins connaturels, tous deux se modifient, se perfectionnent ou se détériorent. La maladie du corps, c'est la souffrance. La maladie de l'intelligence et de la volonté, c'est une déchéance. Déchéance de l'idéal ou travers d'esprit, déchéance de la vigueur morale ou lâcheté de la volonté.

Or de même qu'un membre longtemps immobilisé perd sa souplesse et s'atrophie, ainsi la volonté longtemps inactive voit sa puissance se fondre et disparaître: c'est l'impuissance. L'impuissance radicale ou la torpeur, c'est le mal de la volonté dans toute son horreur. L'impuissance

vêtue des livrées de la force, c'est la tare des imprudents qui sèment leurs énergies comme l'arbre ses feuilles à l'automne. L'impuissance partielle des nonchalants et des mous, c'est l'anémie du vouloir. Trois impuissances qui fatalement causent la médiocrité.

L'homme inactif figé dans la torpeur, le paresseux, est toujours un médiocre. C'est un être odieux. Etre oisif, semer les heures à tous les vents, céder aux penchants grossiers d'un repos permanent, c'est jeter aux pourceaux les perles de sa vie intellectuelle. Quelle vie! Vie molle et languissante, sans but, sans initiative, pesante; c'est la lâcheté dans toute sa crudité.

Les idées et les évènements passent en flots pressés autour du pareseux; ils voltigent sur sa tête, essayent de trouver un étroit couloir pour s'introduire jusqu'à l'âme, jusqu'au cerveau. Recherche inutile et perdue. Pas une issue pour faire vibrer cet homme. Le bien, le vrai, la vertu rejaillissent sur ce bloc inerte, sur cette volonté éteinte comme des rayons de lumière sur une plaque d'acier. Sans doute, tout sentiment n'est pas mort, tout instinct n'est pas enseveli; mais la passion est sans élan, l'esprit sans horizon, le désir sans enthousiasme, la vie sans appui. A force de ne pas utiliser sa volonté, le paresseux la sent s'écouler comme les jours vides qu'il ne remplit pas. Elle s'évapore et s'use par sa propre inaction. Demain voudrait-il tenter l'effort qui sauve, il serait scellé dans le non-vouloir. Il est impuissant et cette impuissance radicale parachève en lui l'oeuvre de la médiocrité.

Certains individus, par contre, se flattent d'être des travailleurs, des productifs, des volontaires. Jamais inactifs, jamais inoccupés, ils sont comme des hommes d'action, voire des apôtres. Ce sont des paresseux. Ne vous récriez pas; ce sont des impuissants. Pourquoi? Ils dispersent leurs forces et sont inconstants dans la poursuite de l'idée et l'achèvement du projet.

Il est beau et noble d'être un homme d'oeuvres. Il est grand de sentir surgir en soi le besoin d'aider le prochain, d'être tout à tous. C'est le signe du coeur généreux. Il se multiplie pour embrasser plus de biens, il se décuple: hélas! cette prodigalité ouvre la route de la médiocrité. La

dispersion des forces engendre l'inconstance et celle-ci fait le médiocre.

L'inconstance est commune. Ouvrez les yeux. Voici un jeune homme charmant. Il est sérieux. Il a sondé l'abime des maux qui ulcèrent la société. Il s'est imposé le glorieux devoir de consacrer sa vie à soigner et à guérir ces plaies. Son dévouement est inlassable; son coeur est immense. Il prodigue ses biens aux pauvres; il cherche les misères à soulager, les tristesses à consoler, le bien à faire. Il court de taudis en taudis; il se donne, il est apôtre. C'est beau. Mais le devoir d'état est en souffrance. Ses heures sont prises ailleurs, chacune est disputée. La vérité à son tour s'avance, elle sollicite quelque attention, elle veut son stimulant: l'étude ses problèmes nouveaux circulent dans le monde: l'intelligence requiert quelques instants. Et puis la famille a ses exigences, la société des droits, l'Eglise ses lois. Impossible de contenter toutes ces oeuvres, plus belles et plus attrayantes les unes que les autres. Tantôt l'une, tantôt l'autre est reléguée à l'arrière-plan. Là elle végète quelque temps et finalement est supplantée. La vie extérieure s'éparpille, les actions disparates s'annulent, la volonté ne sait plus suivre un projet et le parfaire. Elle est inquiète, agitée par de brusques changements. Elle se désagrège et perd sa puissance. Elle ne fournit plus que des impulsions enthousiastes qui prédominent un instant et disparaissent. C'est l'inconstance qui l'a conduite à cette détestable médiocrité.

L'inconstance brille, malgré tout, d'un éclat trompeur; aussi elle ne crée pas un médiocre, elle le façonne lentement. Au contraire la nonchalance fait bien et vite un impuissant.

Le bien est là, l'individu le voit, il le comprend et l'admire; il sent la nécessité de le réeliser, il se met à l'oeuvre. Le courage ne manque pas d'abord, l'entrain même facilite la tâche. Peu à peu cependant, le corps s'appesantit, l'habitude détruit l'attrait et le charme du travail, l'esprit devient vagabond et bohême, la distraction s'infiltre par la porte que lui ouvre l'imagination. L'attention et le goût sont détournés. La nonchalance se faufile, se choicit un coin bien chaud et s'installe en maîtresse dans la volonté. C'est le premer pas vers la médocrité impuissante.

Tant mieux si cette mollesse n'est pas causée par le poison du vice. L'âme vicieuse est forcément inapte à un travail soutenu. Elle est prise par des visions où la vertu n'a pas de place; elle est emprisonnée par le souvenir des plaisirs malsains d'hier et par le désir de ceux de demain. Ce n'est pas l'idéal qui se joue dans une intelligence tendue vers sa fin; c'est l'infâme tableau d'une passion indigne qui maîtrise toutes les facultés. C'est la plus féconde des causes génératrices de la médiocrité. Elle chasse la vérité, elle honnit Dieu, elle divinise le mal. L'idéal s'effondre, submergé dans un cloaque de rêves pernicieux et de désirs impurs.

Il est d'ailleurs un fait physiologique certain: l'individu mou, sans ardeur pour le travail, sans amour pour son oeuvre, sans goût pour son labeur quotidien a déjà l'âme attaquée par le vice. L'enfant comme l'adulte subissent ce contrecoup physique de la volonté pervertie. Pas de milieu: les nonchalants, les inappliqués deviennent bientôt des mécréants ou des déséquilibrés. Dans les deux cas la volonté est tarée et impuissante. L'âme est enfouie dans la médiocrité.

Voilà les causes principales de la Médiocrité. Elles sont plus nombreuses. Celles-ci suffisent à orienter une bonne réflexion où chacun pourra se peser dans la balance de la conscience. Puisse l'aiguille ne pas marquer zéro, c'est-à-dire médiocrité. Le châtiment viendrait, terrible: il est annoncé par le prophète Jérémie: "*Celui qui fait mon oeuvre avec indolence sera maudit,* a dit le Seigneur".

fr. A. Bissonnette, O. P.

Ottawa, le 14 décembre 1918.



CONSULTATION

La Revue Dominicaine *a traité, déjà, l'importante question du clergé national, surtout pour les pays de mission; aux renseignements fournis, la Revue voudrait-elle ajouter celui-ci:* L'opinion de la hiérarchie catholique des pays de mission sur le recrutement d'un clergé national? P. P.

* * *

Une réponse à cette question vient d'être publiée, dans l'*Ecclesiastical Review,* [1] par Mgr Freri, directeur général aux Etats-Unis, de la Propagation de la Foi.

Convaincu que le salut des chrétientés des pays de mission viendra du clergé national, Mgr Freri a entrepris d'intéresser à son recrutement les catholiques américains. En août 1917, sous le titre *"Native Clergy for Mission Countries",* il publiait dans la revue susdite, un article mis depuis en brochure, [2] et distribué à profusion: c'était un appel à la générosité américaine pour subventionner les séminaires des missions. L'article fut envoyé aux évêques des pays de mission: c'était justice, les évêques étant les premiers intéressés à l'avenir de leurs chrétientés. C'était au surplus, un excellent moyen de connaître leur avis sur ce délicat, difficile, et toujours actuel problème: répondant à l'auteur de l'article, les évêques, en effet, seraient naturellement amenés à dire leur sentiment sur la question.

C'est ce qu'ils ont fait dans des lettres reproduites en partie par Mgr Freri dans l'article auquel nous faisons allusion plus haut. Nous utiliserons ces lettres pour répondre à notre correspondant.

L'opinion des évêques des pays de mission peut se résumer ainsi: Le recrutement d'un clergé national est non seulement utile; c'est une nécessité pour le salut de nos po-

(1) Livraison d'octobre 1918.
(2) L'on peut obtenir gratuitement cette brochure, à *The Propagation of the Faith Press,* 343, Ave Lexington, New-York, N. Y.

pulations.—Voici le témoignage de quelques-uns d'entre eux: Mgr Mutel, P. F. M. de Séoul écrit: "L'avenir est som-"bre et serait désespéré sans l'espoir que nous plaçons en "nos prêtres coréens".

Mgr Prat, O. P., d'Amoy: "J'ai déjà dix prêtres in-"digènes qui font beaucoup de bien, et je vous remercie de "vos efforts pour en augmenter le nombre".

Mgr Ibanez, O. F. M.: "Parmi nos chrétiens, il ne "manque pas de jeunes gens qui, bien inspirés, demandent "leur admission aux études ecclésiastiques. Fasse Dieu "que nous obtenions les moyens indispensables pour cette "très sainte *oeuvre absolument nécessaire*".

Mgr Mondaini, O. F. M. de Hunan: "Vorte appel en "faveur d'un clergé indigène pour le lointain Est est *très "opportun, il est nécessaire;* il a été, sans doute inspiré de "Dieu".

Mgr Séguin, P. F. M. de Kin-Chou, Chine: "*Si je dois "assurer l'avenir de ma mission, je dois mettre tous mes "soins à préparer un clergé indigène*".

Mgr Raynaud, C. M. de Chekiang E.: "Les prêtres "indigènes sont toujours de précieux auxiliaires. Ils tra-"vaillent bien et rendent de grands services à la religion. Ils "sont presque indispensables parce qu'*ils comprennent "beaucoup mieux que les Européens la langue et les coutu-"mes du pays, et la mentalité, les préjugés, les aspirations "et les défauts de leurs compatriotes:* toute cette connais-"sance est très nécessaire pour le progrès de la religion. "*Essayer de réussir sans l'aide de prêtres indigènes serait "nous rendre incapables de faire le bien.* Ils sont comme "des ponts entre le peuple et nous. Je pourrais presque "dire qu'ils acclimatent la foi dans un pays où l'on se dé-"fie de tout ce qui vient de l'étranger. *C'est par conséquent "l'oeuvre des oeuvres, la plus urgente, la plus efficace, la "plus méritoire*".

Mgr Eloy, P. F. M. du Tonkin Sud: "Nous travail-"lons activement à la formation du clergé national indi-"gène. J'ai déjà 119 prêtres tonkinois, et ils font une "oeuvre très apprécié. Nous vous serons reconnaissants "de tout ce que vous pourrez faire pour nous aider à aug-"menter leur nombre".

Mgr Marcou, P. F. M. du Tonkin Maritime: "En ai-

"dant à la formation de prêtres indigènes, vous faites une "*oeuvre éminemment apostolique, parce que vous donnerez "à ces églises une stabilité qu'elles n'acquerront que par un "clergé indigène nombreux, dévoué, et bien instruit*".

Mgr Grangeon, P. F. M. de Cochinchine: "Votre ap- "pel en faveur d'un clergé indigène a été pour moi comme "un rayon de soleil dans un ciel chargé".

Mgr Aelen, E. F. M., Archévêque de Madras: "Je "constate que vous êtes parfaitement en faveur d'un nom- "breux clergé indigène, et j'approuve chaque ligne de ce que "vous avez écrit sur le sujet".

Mgr Tiessieer, P. F. M., évêque de Mysore: "Vous avez "compris non seulement l'utilité, mais *l'absolue nécessité "d'un clergé indigène, si nous devons établir l'Eglise sur "une base solide dans ces contrées infidèles*".

Mgr Clerc, S. S. F. S., évêque de Vizagapatam: "*L'avenir de l'Eglise en ce pays est dans le clergé national*".

Mgr Cardot, P. F. M., évêque de Rangoon: "*A ma "dernière heure, ce sera pour moi une grande consolation "de penser que j'ai contribué à doter ce diocèse d'un clergé "indigène*".

Mgr Perini, S. J. de Mangolore, aux Indes: "Je suis "convaincu que les progrès de nos missions seront toujours "désappointants, aussi longtemps qu'elles seront presque ex- "clusivement à la charge d'un clergé étranger. Le cri en "faveur de prêtres indiens est universel".

Un autre évêque de l'Inde: "Les catholiques de l'Inde "veulent des prêtres indigènes, des évêques indigènes: de- "puis quelques années, l'esprit national a crû considérable- "ment, dans l'Inde. Il existe une défiance générale à l'é- "gard des étrangers: on les croit incapables de comprendre "les indigènes ou de sympathiser avec eux: d'un mot, on ne "veut plus d'eux".

* * *

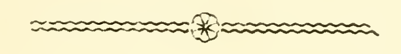
Voilà, pour l'Asie seulement, les témoignages de quelques évêques: sous la variété des termes, ils sont identiques de fond: ils réclament le clergé national ou indigène, comme l'oeuvre de salut. Ils répondent parfaitement, d'ailleurs, au désir exprimé par le Code de Droit Canonique: [1]

---

1 Can. 305.

"Que les vicaires et les Préfets apostoliques s'efforcent avec "grand soin—leur conscience y étant gravement engagé— "de faire que parmi les chrétiens indigènes ou domiciliés "en leurs régions, des clercs éprouvés soient éduqués et "initiés au sacerdoce". [1]

fr. Augustin Leduc, O. P.



DANS L'ORDRE

Rome

—Le 8 septembre 1918, fête de la Nativité de la Très Sainte Vierge, en la basilique de Saint-Clément, à Rome, le nouvel évêque dominicain de Duluth, Minn., Monseigneur Jean-T. McNicholas recevait la consécration épiscopale des mains de Son Eminence le Cardinal Boggiani, de l'Ordre de Saint-Dominique, et Protecteur de la *Société du Saint Nom de Dieu.* Le prélat consécrateur était assisté de Mgr Esser, évêque titulaire de Sinide, également de l'Ordre de Saint-Dominique et de Mgr Cerretti, archevêque de Corinthe et Secrétaire de la Sacrée Congrégation des Affaires Ecclésiastiques extraordinaires. Les novices et les étudiants de l'Ordre servaient à l'autel.

Dans l'assistance on remarquait Son Eminence le cardinal Frühwirth, dominicain, le révérendissime Père Lepidi, Maître du Sacré Palais, les révérendissimes Pères Léonard Lehu, Vicaire-Général de l'Ordre et Philippe Caterini, Procureur-Général, le T. R. P. Albert Zucchi, Provincial de Rome, le T. R. P. Louis Ferretti, Vicaire-Général de la Congrégation de Saint-Marc, et autres personnages, ainsi qu'une nombreuse représentation de la colonie américaine de Rome.

—Sa Sainteté Benoit XV a nommé professeur d'His-

1 En fait, il y a actuellement, en Asie, à peu près 2400 prêtres indigènes: 60 au Japon et Corée, 830 et Chine, 700 dans l'Indo-Chine, 850 aux Indes. (Brochure citée, p. 5).

toire au nouvel Institut des Eglises orientales le T. R. P. Garde, O. P. qui enseignait la même branche au Collège Angélique.

FRIBOURG

Le R. P. Jacquin, O. P., directeur de la *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques* a été nommé professeur d'Histoire à l'Université de Fribourg, en remplacement du R. P. Mandonnet qui se retire de l'enseignement.

LONDRES

Nos Pères de la province d'Angleterre viennent de faire l'acquisition d'un terrain situé tout près de l'Université d'Oxford, pour y construire leur nouveau Couvent d'Etudes.

DANS LA PROVINCE

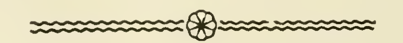
—Le R. P. Thomas Couët, assigné à la Maison vicariale de N.-D. de Grâce, remplira les fonctions de chapelain des Soeurs du Précieux Sang et de la Providence. (Hôpital des Incurables).

—Le R. P. Etienne Gauvreau, est assigné à la Maison Vicariale de Québec.

—Le R. P. Jean-Dominique Mauger a été ordonné diacre le 21 décembre, par Sa Grandeur Mgr Gauthier, archévêque d'Ottawa.

—Le R. P. Jean-Dominique Brosseau est assigné au Couvent de Sainte-Anne de Fall-River.

Fra DOMENICO



RECENSIONS

Albert Lozeau, "Billets du soir", 1918

Quiconque veut jouir d'un peu de repos après une forte tension de l'esprit n'a qu'à ouvrir la troisième série des Billets du Soir d'Albert Lozeau. Sans marquer aucun progrès sur ses devanciers, le volume est gentil ; sa lecture est facile et charmante. Les pages se suivent, variées, tantôt mélancoliques comme un soupir, tantôt vives, alertes, spirituelles, quelquefois profondes et fortes... Ce qui plaît n'est pas tant la langue parfaitement française, le style élégant, l'harmonieuse cadence des phrases ou des strophes que l'âme du poète. Albert Lozeau est poète ; il a une âme de poète. Elle vibre, elle sent, elle aime ou souffre de ne pas aimer. Le lecteur la devine, la frôle, la saisit : c'est sa jouissance. Douce et plaintive, elle implore la sympathie ; éprise d'idéal et de rêve, elle fascine l'esprit ; ironique et mordante, elle fait surgir le sourire entre deux larmes ; chrétienne, elle éveille Dieu.

C'est l'âme d'Albert Lozeau qui le fait lui.

Psychologue, l'auteur des Bilets du Soir l'est. Il constate dans "Femmes et Chiens" un manque d'esprit d'observation : "Moi qui d'ordinaire n'ai pas un sou d'esprit d'observation". Mais grâce à une sensibilité marquée, tenace, peut-être maladive, il voit la beauté et l'élévation de la vie idéale, de la vraie vie, et, par ricochet, il est frappé des défauts et des travers de la vie réelle. Il extériorise ses réflections, il cristallise sa pensée : ce sont autant de portraits bien saisis.

Comme les sensitifs et les nerveux, Albert Lozeau est artiste. Il peint avec goût et délicatesse. Sa plume court, un peu folâtre, un peu désorientée puis brusquement s'arrête. Le tableau est fait. "Mon jardin" est joli. Rien ne fait défaut, pas même la leçon morale ou le trait piquant. Lisez plutôt :

> "Certains l'air cérémonieux
> "Sur leurs tiges se tiennent raides ;
> "Ceux-là s'ils conversent entr'eux
> "N'échangent que des phrases froides.

On dirait de grandes "misses" anglaises et des ministres officieux... La pensée se dessine dans les nuances des mots et des expressions. Pourquoi Lozeau prend-il plaisir à placer son lecteur en face d'une équivoque risquée et à le laisser là ? Est-ce un sursaut de son âme ? Est-ce un réflexe nerveux ? Est-ce un caprice d'artiste ?

Quelquefois le poète se surprend à philosopher ; non pas à la façon des modernes, mais des idéalistes. Dans "Tintamarre dominical" le fracas des villes l'attriste : "c'est la guerre entre la matière et l'esprit, c'est l'écrasement du rêve par la machine grossière et forte." Que de profondes pensées cachées sous cette devise

du dieu Progrès: la machine remplace l'homme. L'auteur n'a pas poussé jusqu'aux conséquences. Vite le rêve revient sous forme de lacs, d'arbres se substituant à l'asphalte et à l'alignement froid des maisons de pierre.

N'est-il pas moraliste, par moments? Moraliste dans un sens restreint. Lisez "Bibittes". C'est une délicieuse fable ou peut-être une simple allégorie. Une vérité s'y glisse, s'y cache: je crois presque que l'auteur décoche une flèche aux amoureux ou, tout au moins, aux habitués des "salons où l'on jacasse—je ne dis pas où l'on cause". Dans "Latoune" c'est une protestation fine contre l'abus des sobriquets et des surnoms vulgaires. Quelle bonne leçon il donne, quel ridicule il jette, quel sifflement il lance aux femmes qui "traînent à leurs jupes un minuscule quadrupède presque toujours récalcitrant". Autant de travers que le théologien ne peut pourfendre, mais que l'écrivain a le devoir de faire avaler aux excentriques ou aux victimes des préjugés et de la mode.

Mais ce qpi frappe dans Lozeau, c'est son esprit chrétien et religieux. Admirez la belle élévation d'âme qui sert de conclusion à "Deux odeurs". Le Billet est terminé, la lecture est faite et cependant l'esprit reste à méditer la sublime grandeur "de l'hostie sur les autels chrétiens". Le livre encore se clôt par cette prière pour obtenir la paix de l'âme. On croirait au chant mélodieux d'un coeur résigné à chercher en dehors du monde la nourriture intime que seul Dieu peut donner.

D'un bout à l'autre du recueil, il y a un souffle de vie catholique, de sens chrétien: il s'infiltre, presqu'invisible, jusque dans les Billets les plus disparates. Il donne ce charme, cette joie de se sentir près du poète, d'entrer dans son esprit pour mieux savourer son oeuvre.

Je voudrais ici jeter ma plume et faire fi de l'impartialité. Je n'aurais pas à reprocher à l'auteur des Billets du Soir quelques expressions trop réalistes, voire vulgaires. Elles sont comme des pâtés d'encre sur une feuille de parchemin. Qui peut admettre le mot "s'engueuler" qui dépare "Bibittes"? La pastorale "Sous les Pommiers" m'est gâtée quand je lis: "Je me mis à brailler comme un veau". Ce n'est plus Albert Lozeau.

Ce n'est plus lui quand il se résigne à tracer, en dépit de son coeur qui proteste, ces réflexions inattendues, ces incidentes fades qui brisent la symphonie d'un morceau doux et mélancolique. Le cadre est trop joli pour donner place à ces boutades et à ces anomalies. Lisez avec attention les "Vers d'amour" et relevez vous-même—et enlevez-les!—les deux taches qui déprécient le tableau. Albert Lozeau n'est aimé que lorsque ses poésies et ses billets sont écrits avec son âme qui lutte, qui prie et sait se donner.—A. B.

(Paris: *P. Téqui, 82, rue Bonaparte*; Montréal: *Librairies Granger Frères et Notre-Dame.)*

P. Ch. Daniel, S. J., "Le Devoir du Chrétien dans les jours d'épreuve". Nouvelle édition 1918. In-18. Prix: 0 fr. 80, franco: 1.80.

Ce livre s'adresse à tous ceux qui pleurent et qui souffrent. Ils sont nombreux, ceux que le divin Maître appelle à sa suite, après leur avoir frayé le chemin de la Croix! "Venez à moi, nous

dit-il, ô vous qui êtes accablés et je vous réconforterai".

Oh! qu'elles sont réconfortantes les pages que nous venons de lire! Elles sont les expressions mêmes tombées des lèvres de Jésus. Prenez, lisez et méditez-les, âmes tristes et affligées, et vous trouverez ensuite un certain bonheur dans vos peines. Le disciple ne doit pas être plus que le Maître! XXX.

Abbé A. Marcade, "Consolations pour le temps des épreuves". In-32: 1 fr.

Le livre des Consolations pour le temps des épreuves est destiné aux âmes affligées.

Quiconque pleure les grands morts de la guerre puisera dans l'excellent livre de M. le Curé du Bourget la ferme espérance que nos morts ne sont pas morts, mais qu'ils vivent là haut près de Celui qui a promis de récompenser le verre d'eau froide.

Conseiller la lecture de ce petit livre aux âmes éprouvées sera une bonne oeuvre.

J. Leday, "Peut-on se passer de Dieu". *Critique scientifique populaire,* précédée d'une lettre de M. l'abbé Thellier de Poncheville. In-18 jésus: 0 fr. 50.

Voici un traité excellent. Marqué au coin d'une science sûre, écrit d'une style simple, riche d'arguments étayés de l'opinion de savants de premier ordre, il sera lu avec plaisir et avec fruit. Il sera pour les croyants un réconfort; il imposera aux incrédules de salutaires réflections; il laissera tout le monde sous le charme. Il existe, certes, de nombreux ouvrages d'apologétique. Celui-ci leur ressemble peu. Il a le mérite de présenter une discussion sévère et difficile. Ce petit livre fera beaucoup de bien.

Abbe Millot, "Retraite sur les grandes vérités". In-12. Prix: 3 fr. 50 ; franco par la poste 3 90.

Ce sont les grandes vérités qui éclairent, qui touchent, qui convertissent. Une retraite dans laquelle le prédicateur ne développe pas devant ses auditeurs quelques-uns de ces graves sujets atteint difficilement le fond des âmes. Pour aider ses confrères à obtenir ce résultat, M. le chanoine Millot publie le présent vodume. C'est une mine d'une abondance et d'une variété extraordinaires, le *vade mecum* du prédicateur. Voici les sujets traités: La fin de l'homme. Le Salut. Le Prix de l'âme. Le péché (2 Instr.). La mort *(*3 Instr.*)*. Le Jugement. L'Enfer (2 Instr.). La miséricorde *(*2 Instr.*)*. La fuite des occasions. La prière. Le sacrement de Pénitence. Le devoir de la Communion. La dévotion à la Sainte Vierge.

L'ALMANACH DE LA LANGUE FRANCAISE

L'*Almanach* débute, après un appel aux Canadiens-français, par des vers délicieux de Mlle Blanche Lamontagne: *les*

Chants du vieux ber, puis Pierre Homier, l'infatigable propagandiste, entre dans tous les détails d'une lutte efficace pour le français dans la vie quotidienne. Suivent une nouvelle du R. F. Marie-Victorin, illustrée de dessins inédits d'Edmond-J. Massicotte, qui peint la vie des colons du Témiscamingue et raconte un fait extrêmement émouvant; le récit de la *Journée de Dollard*, avec photographies, par Nap. Tellier, un *Concours d'histoire du Canada*, délicieux récit de l'abbé Lionel Groulx; *les Balises de la Fête-Dieu*, scène de la vie de chez nous, par Jacques Hertel; *les Franco-Américains*, grand article sur nos frères des Etats-Unis par M. Amédée Lacasse; *le Bon parler français chez Dupuis Frères*, etc On y relève encore les "textes à connaître": l'article de la Constitution qui affirme les droits du français, l'article de la Constitution du Manitoba au même effet et la loi Lavergne; des *éphémérides* canadiennes qui constituent, en quelques pages, une vivante évocation des premiers temps de notre histoire; une liste des principaux faits de l'*année française;* le "programme national" extrait des oeuvres d'Edmond de Nevers; une note de M. Omer Héroux sur A.-N. Morin, champion du français; *Marie et l'Action française*", fantaisie de Jacques Coeur; *l'hommage à Mgr Pietro di Maria; Emparons-nous du sol;* une note du plus vif intérêt sur les efforts faits par les fabricants de biscuits et de bonbons pour désangliciser lers produits; un vocabulaire de l'électricité à l'extérieur, etc.

Le tout est coupé de nombreuses gravures et caricatures: illustrations de Massicotte, photographies du monument Dollard et souvenir du pèlerinage au pays de Dollard, portraits de Mgr Pietro di Maria, de A.-N. Morin et de Paul-Emile Lamarche; *La Fontaine et Landry, Le "Parisian French" et l'autre* (caricatures).

On y trouvera enfin, et ce n'est pas le moindre attrait de l'*Almanach*, trois chansons avec musique: *O Canada, terre de nos aïeux; Ils ne l'auront jamais, l'Ame de la Nouvelle-France et l'Ame française* (de Jean Beauchemin et Larrieu).

On voit par ce rapide exposé que l'*Almanach* est à la fois populaire et d'un très vif intérêt. Il se vend 20 sous l'exemplaire, $15 le cent, $110 le mille, frais de port en plus, dans les principales librairies. Les éditeurs acceptent que les propagandistes groupent leurs commandes et leur accordent les réductions que justifie le total de ces commandes, tout en faisant les expéditions aux adresses individuelles. Cela permettra, par exemple, à cinq ou six propagandistes d'une même région, s'ils veulent se donner la main, de bénéficier du prix de 11 sous l'exemplaire, en achetant 1000 exemplaires et plus.

Toutes les commandes doivent être adressées au Secrétariat de la *Ligue des Droits du français*, 32, Immeuble de la *Sauvegarde*, Montréal.



Superiorum permissu. *De licentia Ordinarii.*